

Pandémie et guerre en Ukraine

«Nous sommes en état de crise permanent. Ce n'est pas une vie!»

Deux chercheurs évoquent la manière dont le conflit en Ukraine semble avoir éclipsé la crise du Covid.

Catherine Cochard

En dépit du nombre d'infections en hausse en Suisse ces derniers jours, la guerre en Ukraine a tristement éclipsé la crise du Covid. Les conflits ont douché la joie qu'apportait la fin des restrictions sanitaires, rappelant qu'il y avait pire que le coronavirus pour ébranler notre quotidien. Interview de Pascal Viot, chercheur associé au Laboratoire de sociologie urbaine de l'EPFL et directeur d'ISSUE (Institut suisse de sécurité urbaine et événementielle), spécialiste des situations de crise.

Le Covid était au centre des préoccupations durant deux ans, mais le déclenchement de la guerre en Ukraine l'a rendu soudainement insignifiant. Pourquoi?

Ces vingt-quatre derniers mois, on a appris à vivre avec le Covid. Nous nous sommes adaptés, avons appris à appliquer puis lever certaines mesures, à aller se faire tester ou s'autotester régulièrement. Nous nous sommes habitués à une certaine routine sanitaire, à tel point qu'on commençait même à se demander si on était encore en crise. Retourne-ment de situation spectaculaire: quasi du jour au lendemain, toutes les mesures sont levées et ça nous laisse dans un état bizarre. On n'est pas encore tout à fait réhabitués à entrer dans un magasin sans masque. Mais ça nous agace quand même de devoir en mettre un pour prendre le train! Avec le Covid, on pensait que l'inconcevable s'était produit: une pandémie mondiale nous avait confinés. Puis la guerre en Ukraine arrive et c'est un autre impensable - un conflit armé en Europe et à nos portes! - qui se concrétise et nous bouleverse à des niveaux inattendus et d'une tout autre manière encore que la crise sanitaire.

Quelle est votre analyse sur ce que produit cette succession de crises?

Si on remonte à 2015, on a eu des attentats terroristes, une pandémie et à présent la guerre en Eu-

rope. Ces événements nous téta- nisent en nous propulsant dans un quotidien où l'impossible est de- venu possible. Mais est-ce le risque qui a changé ou notre regard sur lui? La guerre en Ukraine décuple notre vulnérabilité. Ce conflit nous impacte, on se dit que c'est envi- sageable, que demain ça pourrait être nous. Mais tout cela n'est peut-être dû qu'à notre sensibilité accrue au risque.

En Suisse et ailleurs, on assiste à un soutien massif en faveur des Ukrainiens. Faut-il craindre que cet élan s'épuise, de la même manière que se sont taris les applaudissements au début de la pandémie?

Le besoin d'agir que suscite chez les citoyens le spectacle de la souffrance est un levier connu de tout travail humanitaire. On est actuelle- ment sur quelque chose de ce type, décuplé par le sentiment de proximité avec les populations touchées. Mais je ne pense pas qu'on puisse comparer le soutien pour les Ukrainiens à celui pour

“ Attentats terroristes, pandémie, guerre en Europe: ces événements nous téta- nisent en nous propulsant dans un quotidien où l'impossible est devenu possible. ”



Pascal Viot, sociologue, chargé de cours à l'EPFL

les soignants au début du Covid. Il ne s'agit pas des mêmes ressorts empathiques. Même si - dans les deux cas - le moteur de la solidarité, c'est l'émotion.

Pourquoi parle-t-on beaucoup moins du Covid?

● Christian Staerklé, responsable du Laboratoire de psychologie sociale de l'UNIL, commente le fait que la pandémie est désormais reléguée au second plan dans les conversations.

Le Covid a perdu sa place de choix dans les discussions...

Il y a eu un changement très rapide des comportements et des pensées, en fonction d'une situation nouvelle. D'un jour à l'autre, tous les marqueurs externes de la pandémie (masques, limitations dans les magasins...) ont disparu. Nous ne sommes plus rappelés constamment à l'existence de cette maladie. Il est donc facile d'oublier.

La guerre en Ukraine joue-t-elle un rôle fondamental dans l'«oubli» de la pandémie?

Elle y contribue en occupant la place médiatique et mentale. La levée des mesures et la guerre ont coïncidé, mais ce sont deux éléments indépendants. Fondamentalement, je pense que, s'il n'y avait pas eu la situation en Ukraine, on aurait tout de même beaucoup moins parlé du Covid.

Une crise en chasse-t-elle une autre?

Nous pensions avoir tout vu et, tout d'un coup, cette guerre nous

“ Je pense que, s'il n'y avait pas eu la guerre en Ukraine, on aurait tout de même beaucoup moins parlé du Covid. ”



Christian Staerklé, psychologue social (UNIL)

tombe dessus. Elle est inédite, tout comme la crise sanitaire, et préoccupe beaucoup de gens. Ça fait que la pandémie paraît presque un lointain souvenir alors qu'elle est encore là. Il faut aussi dire que les gens ne sont pas très bons pour évaluer les risques. On pense qu'ils ont disparu d'un jour à l'autre alors que ce n'est pas le cas. La menace persiste. En auditoire, je dis à mes étudiants qu'il est probable, d'un point de vue statistique, que le virus soit dans la salle.

Cette émotion se maintient-elle?

L'émotion est par définition à durée limitée. Mais elle est commune à notre humanité. On a tendance - à tort! - de la trouver suspecte, peu réfléchie. Or c'est justement dans les moments de grande émotion qu'on se rassemble, dans notre capacité en tant que communauté à ressentir ensemble. Ce qui est pour moi le fondement de la vie en société.

Dans quel moment de crise sommes-nous?

Cette succession de catastrophes configure un horizon d'attente très négatif qui fait peur. Nous avons basculé de la gestion du risque à celle de l'incertitude. Durant la pandémie, nous avons passé notre temps à chercher des certitudes, sans en trouver. On a dû se confronter à l'incertitude et c'est elle qui reconfigure à présent notre manière de nous projeter dans l'avenir. La guerre en Ukraine entérine ce paradigme.

On est aujourd'hui en état de crise permanente, qui implique une vigilance de tout instant. Ce n'est pas une vie! On a besoin de sérénité. Il y a là des éléments qui produiront des effets à analyser sur le long terme.

Dans quel contexte s'inscrit ce changement de paradigme qu'on pourrait faire remonter, comme vous l'évoquez, aux attentats de 2015 en France?

Ces événements s'inscrivent dans un contexte marqué par une crise de la représentation en politique, une incapacité grandissante des gouvernements à donner une direction et une méfiance exacerbée des citoyens vis-à-vis des autorités. Quand le principe de délégation est perçu comme un risque de soumission, cela devient un problème démocratique. Ce qui, au final, est probablement beaucoup plus profond que le contexte d'incertitude lié à la situation actuelle.

La lassitude pourrait-elle aussi expliquer cette envie de passer à autre chose?

C'est sûr. Les gens souhaitaient, attendaient cette levée des restrictions. Il est toujours plus facile de retourner à un semblant de normalité, à quelque chose de familier, que de changer dans le sens inverse.

Les gens évaluent-ils réellement mal les risques, ou est-ce juste plus confortable de se dire que ça va mieux?

Il est toujours plus facile de penser que les choses vont bien... On aime se sentir en sécurité, en certitude. Comme nous sommes sou- vent dans l'incertitude, nous cherchons des repères chez les autres en pensant que ce qu'ils font est une indication de ce qui est approprié.

Cela explique-t-il ces changements de comportements du jour au lendemain, même chez ceux qui trouvaient les mesures sanitaires justifiées?

Les gens s'orientent par rapport à ce qu'ils voient autour d'eux. Or presque plus personne ne porte de masque, on peut aller dans les restaurants sans restriction, les distances sociales ont disparu... Il y a un côté irrationnel, irrespon-

sable: on ne prend pas la peine de faire le travail proprement dit d'évaluation des risques. C'est pour ça que les comportements ont changé très rapidement. Je me souviens du jour où l'obligation du port du masque est tombée. Quand je suis entré dans le bâtiment de l'université, j'étais un peu gêné. Je me sentais presque en transgression. Ce matin-là, beaucoup de gens portaient encore le masque. La norme a changé en quelques heures! C'est assez incroyable... Je pense aussi que, fondamentalement, les gens suivent les consignes officielles. Alain Ber- set, notamment, a une légitimité énorme. Il a rapidement - avec une rapidité assez étonnante d'ail- leurs - changé son discours. Et les gens entendent volontiers l'idée que la menace n'est plus là.

Et si des mesures devaient être réintroduites?

Les gens seraient certainement frustrés. Mais, de façon générale, ils font plutôt confiance aux informations factuelles comme l'aug- mentation de l'occupation aux soins intensifs. Nous avons quand même compris, ces dernières années, l'incertitude fondamentale - le fait qu'on ne peut pas prédire les choses et qu'il faut s'adapter.

Marie Nicollier

Morges veut devenir un exemple de durabilité

Grands projets

La Municipalité a dévoilé des ambitions teintées de vert. Assainissement du parc bâti, développement du chauffage à distance et Plan climat sont au menu.

La durabilité était sur les lèvres de tous les municipaux morgiens ou presque lors de la traditionnelle présentation du programme de législa- ture lundi. La Ville veut en effet «montrer l'exemple», notamment en matière d'assainissement du parc bâti. La Commune possède une centaine d'objets, dont certains devront être mieux isolés ou ver- ront des panneaux solaires être installés sur leur toit. Au rayon éner- gie, on relève également la volonté de poursuivre le développement de réseaux thermiques, avec par exemple la possibilité donnée à des habitants du nord du territoire de se raccorder à un chauffage à distance. La réalisation d'un Plan climat est aussi dans les tuyaux. La Ville s'est déjà dotée il y a quelques années d'une «Stratégie énergétique 2035», deux documents qui se complètent, selon le municipal Vincent Jaques. «La stratégie énergétique porte essentiellement sur la transi- tion énergétique, alors que le Plan climat serait plus large, pouvant tou- cher à des thématiques comme l'alimentation dans les cantines sco- laires ou l'interdiction des plas- tiques à usage unique», détaille l'an- cien syndic.

«Pour la piscine, une stratégie sera redéfinie en étroite partenariat avec la population, les clubs et la région.»

Laetitia Bettex, municipale chargée des sports

Si l'on note encore la volonté de végétaliser un maximum l'es- pace public avec la réalisation d'une stratégie d'arborisation, l'environnement n'est tout de même pas la seule préoccupation des autorités.

Piscine en stand-by

La patinoire et une éventuelle future piscine couverte sont égale- ment sur la table, mais en mode «temporisation», ce qui représente une demi-surprise. Après l'échec du Centre aquatique dans les urnes, «une stratégie va être redéfinie en partenariat étroit avec la popula- tion, les clubs et la région». «Nous allons envoyer un questionnaire à quelque 3000 habitants», dévoile la municipale Laetitia Bettex.

Renforcer l'accueil pré- et para- scolaire à l'ouest, bâtir un com- plexe scolaire dans le secteur Prairie-Nord, créer un parking souterrain à l'est, procéder à un rééquilibrage de l'espace destiné à la voiture et aux autres modes de déplacement ou assurer une gestion rigoureuse des finances fait aussi partie des objectifs.

Finalement, l'Exécutif souhaite «affirmer le rayonnement culturel de Morges». La construction du CUBE, à Beausobre, offre de nou- velles possibilités pour promouvoir la ville. Un des atouts de la com- mune réside par ailleurs dans «la valorisation du livre et de la lec- ture». Morges soutient le Livre sur les quais et dispose d'une collec- tion d'ouvrages anciens. Un patri- moine que la Municipalité souhaite mettre davantage en avant. **RCA**

blonay-chamby.ch

Le Blonay-Chamby fonce à toute vapeur vers son classement

Patrimoine Le chemin de fer-musée reçoit la distinction vaudoise de Patrimoine suisse.

«C'est un demi-siècle de bénévo- lat, sans subvention aucune, qui est couronné», se réjouit Jérôme Constantin, président. Le Blonay- Chamby a reçu - tout comme la flotte Belle Époque du Léman en 2010 - la distinction vaudoise de Patrimoine suisse. Qui verrait d'un bon œil que le chemin de fer-musée soit classé.

Ce musée unique en Suisse contribue à sauvegarder un maté- riel ferroviaire destiné à partir à la casse mais qui présente un intérêt



Le Blonay-Chamby propose un voyage dans le temps.

historique et technique. Plusieurs générations de bénévoles ont as- suré la restauration minutieuse de

nombreux véhicules. «Ils ont su capitaliser une sympathie pour ce patrimoine véritablement identi-

taire, ajoute Béatrice Lovis, prési- dente de la section vaudoise de Pa- trimoine suisse. L'exploitation touristique de la ligne a aussi per- mis de conserver un savoir-faire. Il s'agit d'un musée bien vivant.»

Coup de pouce bienvenu

En effet, le tronçon long de 3 kilo- mètres comporte toutes les carac- téristiques d'une vraie ligne de montagne, avec une forte rampe, un viaduc, un tunnel, un passage en corniche et une vue remar- quable sur le Léman et les Alpes. «Plusieurs véhicules méritent un classement, estime Béatrice Lovis. Des subventions étatiques pour la restauration de la collection se- raient un coup de pouce bienvenu pour cette association, dont le